

# Etudiants juifs à la faculté de médecine de Montpellier, dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle

Joseph Shatzmiller

Comme le titre de cette communication l'indique, il est dans mon intention de présenter la documentation que l'on possède à l'heure actuelle sur les quelques médecins juifs qui ont réussi à étudier à l'université de Montpellier dans le dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle, qui se termine pour les juifs en 1394, date de leur dernière expulsion de France. Il me faut cependant commencer par une période bien antérieure, la fin du XII<sup>e</sup> siècle, où cette fameuse faculté de médecine de Montpellier fut créée. Car aujourd'hui encore, il existe des historiens pour prétendre que les juifs, et notamment les Tibbonides, furent parmi les fondateurs de cette faculté et comptèrent parmi ses premiers professeurs. Ce que le docteur Pierre Pansier avait présenté comme une possibilité en parlant toujours au conditionnel, est devenu une certitude pour beaucoup d'autres.<sup>1</sup> Il est vrai que, dans son ordonnance de janvier 1181, Guillem VIII insistait sur le fait que: "tous, quels qu'ils soient ou de quelque pays qu'ils viennent" puissent sans être inquiétés enseigner la physique (médecine) à Montpellier, "ne donnant à personne la prérogative de pouvoir seul enseigner et faire cours à Montpellier."<sup>2</sup> Il est vrai également que, outre ces expressions de portée générale tellement typiques de l'esprit antimonopoliste de l'époque, on ne trouve dans aucun document, qu'il soit en hébreu ou en latin, une référence quelconque pour soutenir l'hypothèse d'une participation juive à la vie universitaire de la ville aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

Vers le commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, on constate, pour Montpellier comme pour bien d'autres centres scolaires de l'Europe méridionale, une certaine collaboration entre savants juifs et savants chrétiens, qui étaient eux liés à l'Université.<sup>3</sup> Un cercle de savants juifs s'était créé autour de l'astronome et mathématicien Jacob ben Machir (Profach de Massilia), dernière grande figure de la famille des Tibbonides,

dont les membres avaient maintenu des contacts et des échanges avec des professeurs et des étudiants à l'université comme Arnaud de Villeneuve, Armengaud Blaise et Bernard Gordon. Dans ce milieu, des œuvres scientifiques furent traduites de l'hébreu en latin et du latin en hébreu, la langue occitane servant d'intermédiaire. Jacob ben Machir, qui avait préparé à la requête de Bernard Gordon un traité d'Astronomie, *De armillis*, était très fier de ces contacts, et prétendait que cela augmentait sensiblement le prestige de toute la communauté israélite. Mais il ne mentionna jamais, à propos de ces contacts et de ces rapports avec les milieux universitaires et savants de Montpellier, qu'il avait réussi à s'intégrer dans les structures universitaires de la ville ou même s'il l'avait cherché. Dans les textes qui nous sont parvenus, ni l'université ni le nom de Jacob ne sont mentionnés. Jean Astruc, l'historien de l'université qui écrivait au XVIII<sup>e</sup> siècle, affirme que Ben Machir fut même le *magister regens* de la faculté: on se demande toujours où il a pu en trouver la preuve.<sup>4</sup>

Tout doute doit être écarté pour le dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle. Nous possédons pour cette période quelques textes hébraïques dans lesquels le *studium* (*yeshivah* en hébreu) de Montpellier est mentionné explicitement, de même que le nom de certains de ses professeurs. Deux savants juifs témoignent qu'ils ont étudié à la faculté, un troisième paraît avoir maintenu des contacts étroits avec ses maîtres. L'un d'entre eux explique longuement quel était le caractère de ses rapports avec l'université.

Cependant, avant de nous arrêter définitivement dans le midi de la France, tournons-nous brièvement vers une autre métropole universitaire de l'Occident médiéval, la ville de Bologne. En effet on observe également dans cette cité une ouverture vis-à-vis des étudiants juifs, ouverture qui semble être à la fois un peu plus ancienne et d'une plus grande ampleur qu'à Montpellier. Un auteur hébreu que par ailleurs nous connaissons mal, il s'agit de Judah Cohen, qui était d'origine provençale et écrivait dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, racontait qu'il avait fait ses études à l'université de Bologne. Dans son traité sur le commentaire de l'*Organon* par Averroès, actuellement conservé à la bibliothèque de Christ Church College à Oxford, Judah, qui était le fidèle disciple de Samuel ben Juda Barbavayre (Miles Bonjudas de Massilia) et farouche critique de Levi ben Gershom (1288-1344), se souvient d'une question posée devant "le grand maître," le recteur du *studium* (*sar ha-yeshivah* en hébreu), Nicolò de Fava, en insistant sur ce sujet: "quand durant ma jeunesse j'ai poursuivi mes études à Bologne."<sup>5</sup> Nicolò de Fava, considéré à l'époque comme le plus important philosophe de l'Italie, enseignait la philosophie naturelle et morale ainsi que la médecine dès 1406. Il enseigna à Bologne jusqu'à sa mort apparemment survenue le 14 août 1439. Judah Cohen

devait donc poursuivre ses études à Bologne entre 1406 et 1439. Ses propos précis et quelque peu inattendus ne laissent aucun doute: bien que juif, il suivit des cours à l'université chrétienne de Bologne.

Deux autres témoignages émanant de l'université de Bologne confirment que cela était possible à son époque. Bartolo de Sassoferrato (1314-1357), qui occupait le poste de professeur de droit civil à l'université de Bologne, raconte à plusieurs reprises que des étudiants juifs avaient postulé devant l'université la *dignitas* de docteur (la *laurea*) pour obtenir le privilège non seulement de pratiquer la médecine, mais aussi de l'enseigner.<sup>6</sup> Bartolo de son côté maintient que les juifs aussi bien que les autres infidèles ne peuvent prétendre à une telle dignité: ce serait contraire à la fameuse loi de Théodose et Valentinien (C.I.9.18) interdisant aux juifs l'accès à "toutes administrations et dignités." D'ailleurs, ajoute Bartolo, puisque "les professeurs exercent une juridiction ordinaire sur leurs élèves" (*doctores habent in scholares jurisdictionem ordinariam*), ce qui est une situation inacceptable dans les rapports entre juifs et chrétiens, il refuse donc la demande juive (*dico quod judei hic studentes non possunt conventuari vel honorem doctoratus assumere*). Nous noterons d'emblée qu'en plus de parler "des juifs qui étudient ici" au pluriel, Bartolo précise qu'il a exprimé ses opinions "cette année, alors qu'un certain juif voulait devenir *doctor*." Dans un autre passage, il reprend la même objection: "J'ai dit l'année passée à deux juifs qui avaient des connaissances suffisantes en médecine qu'ils ne pouvaient nullement prétendre obtenir le doctorat, car le doctorat est une dignité" (*Dixi anno preterito duobus judeis qui erant sufficientes scholares in medicina quod nullatenus recipiebant doctoratus quia doctoratus est dignitas*). Ainsi apprend-on de la plume de Bartolo que Judah Cohen n'était pas le seul juif à fréquenter l'université de Bologne, et son texte n'est pas le premier à nous indiquer une présence juive dans ce *studium*.

Qui plus est, la résistance que l'on opposait à leur désir d'obtenir une *licentia docendi* n'entama en rien le volonté de ces jeunes juifs. Ainsi parvinrent-ils à trouver des moyens pour contourner le légalisme obstructionniste de personnages comme Bartolo. En 1406, nous voyons trois médecins juifs obtenir une telle *licentia docendi* après une intervention en leur faveur par nul autre que le pape. Pour l'un d'entre eux, Elia di Sabbato de Fermo, ce fut le commencement d'une éblouissante carrière médicale.<sup>7</sup> Le jeune contemporain d'Elia, Mosse de la Bonavoglia, fut recommandé en juin 1416 par l'infant Johannes, gouverneur de la Sicile, au recteur du *studium* de Padoue. Après quatre années d'études dans la péninsule, y compris au *studium* de Bologne, et après avoir obtenu le titre universitaire officiel (les textes le désignent alors ainsi: *artium et medicinae doctor*), Mosse retourna chez lui, où une grande carrière s'ouvrit à lui: d'emblée il fut nommé médecin à la cour.<sup>8</sup> Un autre jeune juif, Benjamin (Guglielmo) fils d'Isaïe d'Urbino, lui aussi étudiant à Bologne, obtint la *laurea* en 1426, à Ferrare cette fois. Un texte publié et commenté par Ladislao Münster décrit avec force détails la cérémonie d'investiture de Guillelmo lorsque le titre lui fut conféré.<sup>9</sup> Un peu plus

tard la Renaissance connut toute une lignée de médecins juifs qui furent nommés docteurs en Italie.

On se demande si ces “docteurs” juifs ont effectivement exercé leur droit d’enseigner à l’université. Dans le cas d’Elia di Sabato de Fermo et de Mosse de la Bonavoglia, il est virtuellement certain que la réponse est négative. On dispose de tant de renseignements sur leur carrière que l’on voit mal comment ils auraient pu ajouter les charges d’un enseignement aux responsabilités qui étaient déjà les leurs. Il semblerait que pour eux l’obtention de ce titre fut plutôt un moyen de parvenir à un statut supérieur et à une reconnaissance particulière, d’acquérir du prestige pour ainsi dire, et non pas la recherche d’une intégration quotidienne dans les structures universitaires.

Revenons donc à Montpellier. C’est seulement au dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle que l’on a des informations sûres attestant une présence juive au *studium* de Montpellier. On a jadis parlé d’un médecin dont le nom, Cresconus de Sancto Paulo, figure sur la liste des juifs de la ville de 1358.<sup>10</sup> Ce personnage serait un *magister in medicina de Montepessulano*, donc titulaire d’un diplôme universitaire probablement, de Montpellier. Après avoir examiné l’original aux archives du Vaucluse (Penta 32, pièce 34), nous devons écarter cette possibilité: les mots *in medicina de Montepessulano*, n’apparaissent pas dans ce document parfaitement conservé. De plus de toute évidence, Cresconus n’était pas médecin: le titre de *magister* appartient plutôt au personnage suivant de la liste, Jacob de Villanova.

Notre premier texte méridional en hébreu qui parle de Montpellier ne témoigne que d’une curiosité ou d’un intérêt envers le *studium*, et non d’une participation réelle à ses activités. Il s’agit d’un traité hébraïque sur la peste, composé à Avignon par le médecin Isaac Todrosi vers 1377 et publié il y a plus de cent ans par le baron David de Günzburg.<sup>11</sup> Isaac Todrosi, que l’on rencontre d’ailleurs dès 1367, occupait alors le poste de secrétaire auprès de la communauté juive de Carpentras.<sup>12</sup> Il fut l’élève d’Emmanuel ben Jacob d’Orange, grand astronome et suprême autorité dans cette discipline après la disparition de Gersonide en 1344. Dans son petit opuscule médical *Be’er la-hay*, trois de ses remarques au moins révèlent sa familiarité avec les maîtres de la faculté de Montpellier. D’abord il déclare que l’“un de ses amis” (*’ehad me-’ohavay*) lui a montré un *regimen sanitatis* composé récemment, après la peste, à Montpellier par le maître Jean Jacme qui était alors chancelier de la faculté.<sup>13</sup> Un peu plus loin, Isaac écrit qu’il avait observé “cette année” un traitement élaboré par le maître Jean de Tournemire,<sup>14</sup> grande personnalité de la faculté de médecine, concurrent de Jacme pour le poste de chancelier en 1364, et qui, dans les années 1370, occupait les fonctions de médecin des papes à Avignon.<sup>15</sup> Enfin, ce médecin juif déclare avoir lu ce qu’avait écrit un médecin

italien, maestro Fiorenzo, à l'adresse de certains dignitaires de "notre pays," à propos de la conjonction de Saturne et de Mars durant l'année [13]65 du comput des chrétiens.<sup>16</sup> Dans son texte, Isaac Todrosi ne nous laisse à aucun moment entendre qu'il a fait ses études à Montpellier. Il est néanmoins clair qu'il manifesta un grand intérêt pour cette faculté, nourrissant une curiosité certaine pour ce qui pouvait se passer dans le monde professionnel chrétien. On aura encore l'occasion de revenir sur son texte, pour y découvrir l'admiration qu'il portait à ces savants chrétiens.

C'est peu de temps après, en 1379, que nous rencontrons la première déclaration d'un auteur hébraïque affirmant avoir suivi des études à Montpellier. Il s'agit d'Abraham fils de Meshullam Avigdor d'Arles, membre d'une famille devenue célèbre vers cette époque. Dans la littérature hébraïque du bas Moyen Age, Abraham Avigdor est connu comme commentateur d'Averroès, comme auteur de traités de logique et de philosophie, et surtout comme traducteur d'oeuvres médicales du latin en hébreu.<sup>17</sup> Il parle à trois occasions différentes de l'université (*yeshivah*) de Montpellier. En 1379, il se souvient de ses études à Montpellier comme d'un événement du passé, sans préciser d'ailleurs si ce passé est récent ou non. Très avare de ses propos, il nous dit seulement dans sa courte introduction à la traduction d'un traité de Gérard de Solo, *Traité élémentaire des fièvres*, qu'il a découvert ce livre "quand je suis monté dans la montagne pour apprendre [littéralement: 'écouter' – *lishmo'a*] les sciences médicales de la bouche des savants chrétiens et de leurs érudits dans l'importante académie (*ba-yeshivah ha-nikhbedet*) de la ville de Montpellier."<sup>18</sup> Dans son deuxième texte apparaît une constatation semblable, elle aussi sans équivoque: il s'agit de la traduction du traité d'Arnaud de Villeneuve sur les médicaments digestifs et purgatifs, traduction sortie de sa plume deux ans plus tard. Cette fois, il nous communique, toujours en ménageant ses propos, qu'il a découvert le traité d'Arnaud<sup>19</sup> "quand j'étais à l'importante académie de la ville de Montpellier," ajoutant seulement qu'il l'a trouvé chez "mes amis les savants médecins," expression sibylline qui est peut-être une allusion aux rapports d'amitié qu'il aurait pu entretenir avec ses collègues non juifs. Dans son troisième texte, dans lequel il présente sa traduction de *L'introduction à la pratique*, traité des médicaments de Bernard Gordon d'après le *Canon* d'Avicenne, Abraham est un peu plus disert.<sup>20</sup> Il y parle de son ambition de jeunesse de devenir médecin, ambition qu'adulte il réalisa: "Je suis donc monté sur la montagne, c'est-à-dire à la ville de Montpellier, pour apprendre [écouter] la science de la médecine de la bouche des savants et érudits chrétiens, et c'est là-bas que j'ai trouvé plusieurs livres et commentaires utiles pour la connaissance des principes de cette science." Malheureusement, Abraham Avigdor n'élargit guère nos connaissances, même dans ce dernier document, à propos de ses études à la faculté. Y a-t-il participé en tant qu'étudiant régulier assis à côté des autres en face de son professeur? A-t-il pris part aux discussions? A-t-il obtenu à la fin de ses études un diplôme de *magister in medicina*? En revanche, il est formel sur son séjour à Montpellier ainsi que sur ses

études à la faculté de médecine, séjour et études qui ont marqué ses activités de traducteur pour les années à venir.

Un autre témoignage particulièrement long et riche nous a été laissé par Léon Joseph de Carcassonne.<sup>21</sup> Originaire de Perpignan qu'il avait quitté en 1372 pour s'établir à Carcassonne, il se trouva en 1394 victime du décret d'expulsion des juifs de France. Il retourna donc à Perpignan, où en 1401 il remplira des fonctions importantes auprès de la communauté juive. En 1409, on le trouve "consiliarius" et en 1410 "secretarius" de l'*Aljama*. En septembre 1414, il vivait encore en tant que juif, mais dut être baptisé peu après, car un texte daté du 23 février 1418 parle déjà du *magister Leo Jusse quondam...in sancta fide catholica defunctus*. Le professeur Richard W. Emery, à qui nous devons cette information, a découvert que son nom de chrétien était *magister Leonardus Benedicti*.<sup>22</sup>

Léon Joseph ne nous donne pas les dates pendant lesquelles il poursuivit ses études à Montpellier, il précise cependant que c'était pendant le mandat du chancelier Jean de Tournemire. Grâce aux travaux du docteur Pierre Pansier, on connaît assez bien la carrière de Tournemire. C'est ainsi que l'on est en mesure de proposer que le séjour montpelliérain de Joseph prit approximativement place entre 1384 et 1394. En effet Tournemire, après avoir finalement cédé le rectorat à Jean Jacme en 1364, transféra son domicile à Avignon où il occupa la fonction de médecin auprès des papes Grégoire XI (1370-1378) et Clément VII (1378-1394), son successeur. Lorsque en 1384 Jean Jacme mourut, Tournemire fut rappelé à Montpellier pour le remplacer dans sa charge de chancelier. Selon les documents dont Pansier disposait, il dut mourir entre 1390 et 1396.<sup>23</sup> En tout état de cause, le séjour de Léon Joseph à Montpellier eut sans doute lieu entre 1384 et 1394.

Alors que le témoignage d'Abraham Avigdor est limité à quelques phrases aussi brèves que laconiques, les propos de Léon Joseph sont riches, abondants, pleins d'émotion et s'étalent sur plusieurs pages. Cette prolixité ne permet cependant pas de savoir de manière précise s'il a participé à la vie régulière de la faculté de médecine. Il ne fait pourtant aucun doute que telle était son intention: "Je me suis dit, écrit-il, qu'il me fallait acquérir une connaissance quelconque de leur langue pour pouvoir fréquenter et suivre leurs académies et leurs maisons d'études, pour pouvoir, en apprenant leurs propos, rendre service à moi-même et à bien d'autres."<sup>24</sup> Il concrétisa par la suite ses espérances, et, une fois arrivé à Montpellier, il passa un certain temps dans l'académie même ou dans son entourage. Il est d'ailleurs possible que son séjour se soit étalé sur une longue période; sa phrase en hébreu: *ve-kha'asher 'arakh zeman 'amidati 'immakhem* se prête à une telle interprétation. Qui plus est, il a bénéficié à Montpellier d'un traitement de faveur de la part du chancelier de la faculté:<sup>25</sup> "Tournemire, qui fut le chef de tous les savants de Montpellier, lesquels de leur côté étaient soumis à son

contrôle.” Léon Joseph insiste: “Je l’ai vu de mes propres yeux et je lui ai parlé. C’était un juste... il avait l’habitude de soutenir [*le-hayshir*] les [étudiants juifs] autant qu’il le pouvait.”<sup>26</sup> Et pourtant, malgré la familiarité que Léon démontre avec les méthodes d’enseignement de l’université, on peut l’imaginer à Montpellier, non pas en tant qu’étudiant régulier, mais plutôt comme auditeur libre, se promenant dans les couloirs et dépendant de la bonne volonté du chancelier. Précisons-le cependant: il est tout à fait possible, et même probable, qu’il ait été étudiant régulier à l’université, mais son témoignage ne nous permet pas de l’établir de façon absolue. Pour tempérer un peu une aussi décevante conclusion, il faut se souvenir quand même d’Abraham Avigdor, de Judah Cohen et des deux ou trois étudiants juifs anonymes de Bologne qui réussirent à pénétrer les structures universitaires de leur temps.

Si l’on considère de manière générale l’état de la profession médicale à cette époque et en particulier celui de la faculté de médecine de Montpellier, il n’est pas très surprenant de trouver des jeunes juifs participant à ce *studium* dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. En fait, on est même étonné de ne pas en rencontrer davantage. Car partout en Europe méridionale une demande croissante de services médicaux se fait sentir: on cherche à engager des médecins, quelles que soient leurs origines, soit au service des princes ou prélats, soit au service des municipalités. On assiste à une prise de conscience de la nécessité d’offrir à la société des services médicaux, en cette époque marquée par le désastre de 1348 et affligée de fléaux mineurs, mais tenaces. Le gouverneur du Dauphiné, par exemple, en invitant le chirurgien juif Mosse de Peyrins à venir s’établir dans le pays, déclare en mai 1370: “Peu nombreux sont les experts en lesdits arts qui résident actuellement dans la patrie delphinale: de ce fait chaque jour beaucoup de gens connaissent des deuils et toutes sortes de maladies.”<sup>27</sup> Des propos semblables sont tenus à Marseille treize ans plus tard, c’est-à-dire pendant l’année de la peste:<sup>28</sup> “prenant en compte l’urgent besoin en médecins juifs, physiciens et chirurgiens qui habitent dans cette ville de Marseille, spécialement dans cette période de fléau ou mortalité.”<sup>29</sup> Face à une telle pénurie, la faculté de médecine de Montpellier, au lieu d’augmenter ses effectifs et d’élargir son enseignement, se trouvait au contraire dans une période de déclin et de restriction.<sup>30</sup> Ses jours de gloire étaient déjà passés. Vers 1390, les étudiants adressent leurs doléances aux consuls de la ville,<sup>31</sup> accusant les maîtres d’avoir mené l’université à sa ruine. D’après eux, la réputation de l’institution ne reposait plus que sur le passé. Les étudiants préférèrent se diriger vers d’autres *studia* de la région, tel Perpignan ou Avignon. Les maîtres abandonnaient aussi tout sens des responsabilités: dévorés par la cupidité, ils exigeaient des candidats à la licence des sommes d’argent de plus en plus importantes pour leur octroyer leurs diplômes. En 1379, il était même question que l’université quitte complètement Montpellier. Les

conseillers municipaux d'Orange, qui l'apprirent, cherchèrent un moyen de l'accueillir dans leur ville. "Prince," déclarèrent-ils dans une requête au seigneur de la ville, "puisque l'université se retire de Montpellier, pourquoi ne vous efforcez-vous pas de la recevoir?"<sup>32</sup> Six ans auparavant, un jeune étudiant, Antonin fils de Foulque Jourdan, de la ville d'Hyères en Provence orientale, qui ambitionnait de suivre des études médicales, déclare: "ayant la volonté d'aller à Perpignan où, d'après ce que l'on dit, se trouvent les meilleurs médecins bien experts."<sup>33</sup> A Perpignan, notons-le, et non pas à Montpellier. Rien d'étonnant donc à ce que des conditions pareilles, marquées par une réticence, par un déclin et par un manque d'effectifs à l'université, aient suscité un certain libéralisme envers les juifs intéressés par cette discipline.

Nos auteurs hébraïques, qui ne tarissent pas d'éloges sur le *studium* et ses maîtres, n'évoquent nulle part cet état de chose lamentable pour Montpellier. Il est vrai que ces louanges doivent être comprises dans le contexte où elles se sont élevées: ce sont en fait des introductions aux traductions des livres qui ont été écrits dans cette faculté et il est naturel pour les traducteurs de faire l'éloge de ce qu'ils offrent au public. Pourtant ces propos sont plus qu'une simple manœuvre de publicité ou de "marketing"; ils sont un témoignage de reconnaissance et d'admiration sincère. Pour Isaac Todrosi, Jean de Tournemire n'est pas simplement un grand médecin, mais en fait "le plus éminent parmi les médecins de notre temps, qui tient la plus sublime chaire."<sup>34</sup> Tandis que les superlatifs suivants sont réservés à Jean Jacme: "médecin, grand savant parmi les plus grands experts que Dieu a jamais créés dans tout le pays,"<sup>35</sup> il est vrai qu'Abraham Avigdor se montre plus laconique, cependant lui aussi nous rappelle que c'est à Montpellier que se trouve "le siège des anciens savants ainsi que la source de l'art [médical]." A ses yeux l'université est "l'importante académie" (*ha-yeshivah ha-nikhbedet*) et ses maîtres, "les savants et les érudits chrétiens."<sup>36</sup>

Ce sont cependant les longs propos souvent confus de Léon Joseph de Carcassonne qui nous révèlent l'admiration la plus vive. C'est pour lui un enchantement pur et simple. Ainsi il adore les méthodes d'enseignement de l'université chrétienne et l'analyse scolastique de la *quaestio disputata*. Il admire la *disputatio* au cours de laquelle la question est étendue aux deux extrêmes, attaquée par l'*opponens* et le *respondens* et où l'on ne découvre la vérité qu'après une rigoureuse analyse dont la conclusion sera issue "du centre de sa contradiction." Il regrette évidemment que les juifs de son temps ne la connaissent pas. "Cette méthode," nous assure-t-il, est une méthode qui avait été mise en œuvre "par nos savants des anciennes générations." Si les juifs d'aujourd'hui, poursuit Joseph, n'atteignent pas un niveau scientifique semblable à celui des chrétiens, cela n'est pas dû à une infériorité ("notre capacité intellectuelle n'est pas moindre que la

leur”), mais plutôt à des causes historiques qu’il énumère l’une après l’autre comme nous le verrons.<sup>37</sup>

Selon Léon Joseph, les maîtres de Montpellier étaient conscients de la supériorité de l’université chrétienne. Il nous informe que la faculté de Montpellier avait formellement interdit “sous menace d’excommunication” de vendre ou de transmettre aux juifs (à des non-chrétiens, dit Léon Joseph) des livres composés dans ses murs pour qu’ils les traduisent en hébreu.<sup>38</sup> On connaît d’ailleurs l’application d’une législation d’une semblable hostilité à Perpignan en 1394.<sup>39</sup> Les maîtres de Montpellier avaient de plus acquis un mépris certain pour la médecine hébraïque. Selon le témoignage de Léon Joseph, Jean de Tournemire “n’avait pas l’habitude, comme d’autres savants de son temps, de mépriser les juifs qui pratiquaient la médecine,”<sup>40</sup> mais il faisait exception à la règle par sa bonté et sa gentillesse.

Souscrivant lui aussi à cette appréciation négative, Léon Joseph énumère une série de raisons qui ont quasiment mené la médecine juive à la faillite. Il mentionne évidemment les handicaps politiques traditionnels propres aux juifs, c’est-à-dire la menace permanente que représente une vie d’exil. Mais il évoque surtout des handicaps issus du sein même de la société juive au cours de son histoire plus récente.

Tout d’abord, notre auteur constate le déclin du rationalisme juif contemporain. En faisant une allusion explicite aux grandes controverses du XIII<sup>e</sup> siècle à propos des œuvres de Maïmonide, il soutient qu’à son époque, vers 1394, c’est la faction orthodoxe, disons “antirationaliste” qui est victorieuse.<sup>41</sup> Tant et si bien que, si même une minorité persiste dans les études philosophiques, celle-ci “est obligée de les poursuivre en cachette et très discrètement dans des cavernes et des retraites,” et il n’est alors plus question de discuter de la science à découvert “dans les marchés et sur les voies publiques.” Les rabbins (*ha-toranim*) ont pris l’avantage sur les rationalistes (*ha-me’ayyenim*) d’abord par leurs intrigues et surtout parce que le public juif les suit: en conséquence, on considère les savants rationalistes comme des hérétiques (*yos’im mi-geder ba’alei Torah*). Ces conditions au sein de la société juive sont peu favorables au développement de la science en général et de la science médicale en particulier.

La seconde raison qu’avance Léon Joseph est plutôt d’ordre technique.<sup>42</sup> Les médecins juifs ne disposent que d’outils, c’est-à-dire de livres, en mauvais état. Ils sont presque entièrement dépendants de traductions de langues étrangères en hébreu et souffrent de l’incompétence des traducteurs. Il se borne à citer deux exemples récents, qu’il est superflu de répéter ici, pour illustrer sa constatation selon laquelle les médecins juifs “font bâtir leurs châteaux sur des fondations fragiles et faibles.”

Les erreurs (*shibbush ha-ha'ataqah*) que l'on y trouve contribuent donc à la dégradation de la profession.

Enfin, notre témoin s'attaque aux praticiens eux-mêmes. Le fait qu'ils ne s'engagent à pratiquer leur métier que par cupidité ne représente qu'un de leurs défauts, défaut qui est d'ailleurs presque un lieu commun à cette époque et qui n'affecte pas seulement les médecins juifs. Pire à ses yeux est le fait que "la majorité des praticiens, bien qu'ils soient [parfaitement] capables [d'approfondir] leurs études dans leur [discipline], refusent de faire l'effort ['fatiguer leur cervelle']."<sup>43</sup> Avec beaucoup d'impertinence, ils soutiennent (*po'arim pihem be-'omram*) que "cette science n'est pas du tout une science, mais plutôt un art et un moyen pour que l'homme puisse gagner sa vie." Cette démarche, qui bien sûr est erronée, les amène à négliger leurs recherches et leurs "recyclages", "ils ne consultent un livre que dans le temps de leurs loisirs." Chez les juifs, personne ne nourrit l'ambition d'approfondir sa science médicale, (*'en 'ish me-hem roseh lihyot ba-refu'ah hakham*). Chez les chrétiens par contre, ces sciences sont "énormément" (*nora me'od*) avancées.

On se demande combien de ses contemporains auraient souscrit à l'analyse de Léon Joseph. Jacob ben Salomon Zarphati d'Avignon, pour se référer à un autre médecin méridional, jugeait lui aussi nécessaire de ranimer la controverse autour de la philosophie, mais pour une raison opposée: il estimait que les rationalistes étaient à la fois trop forts et trop insolents dans cette région.<sup>44</sup> Pour ce qui est de l'avarice des praticiens, il est vrai qu'Abraham Avigdor avoue avoir lui aussi le désir d'accumuler "des bénéfices ignominieux," désir qui caractérise "tous ceux qui s'engagent dans le métier et spécialement...ceux de notre nation." Il est vrai également que nos deux auteurs se font l'écho d'un lieu commun très répandu à l'époque.<sup>45</sup> D'autre part, il se peut qu'à propos des traductions, Léon Joseph n'ait pas pris tout le recul nécessaire. Il aurait probablement fallu lier ce problème à celui du manque de plusieurs travaux originaux et de développements systématiques. Il ne s'agissait pas là d'une simple question technique, l'incompétence de certains traducteurs, mais d'une crise plus profonde. En effet, la médecine juive, nourrie comme elle l'était à l'origine surtout par des traductions d'œuvres médicales de l'arabe, semble avoir dès avant 1348 complètement épuisé ces sources. Dépourvue de vitalité intellectuelle, elle se tourna alors vers les textes latins, mais rencontra, comme on vient de le voir, une hostilité très nette.

Cette vision critique de l'orientation prise par l'histoire est, dans le cas de Léon Joseph, la contrepartie de son enthousiasme pour les structures universitaires de l'université de Montpellier. l'un dépend de l'autre et forme un tout dans son cas. On ne sait pas dans quelle mesure les autres médecins juifs que nous avons vus, Isaac Todrosi et Abraham Avigdor, ont partagé le pessimisme de Léon Joseph, qui

s'est finalement converti vers la fin de sa vie à la religion chrétienne. Sans pouvoir explorer aussi profondément leur monde intérieur, on constate simplement leur enthousiasme, ainsi que la satisfaction d'Abraham Avigdor devant l'ouverture et le libéralisme que montrait l'université. Ouverture et libéralisme, pour conclure, qui ne furent pas seulement partiels et hésitants, mais aussi de courte durée: en 1394, les juifs sont expulsés de Montpellier pour n'y revenir que cinq siècles plus tard.

## NOTES

1. Pierre Pansier, "Les maîtres de la faculté de médecine de Montpellier au Moyen Age," *Janus* 9(1904): 443-451, 499-511, 537-545, 593-602; 10(1905): 1-11, 58-68, 113-121, notamment 447-448 sur Judah ben Tibbon et son fils Samuel ben Tibbon. Selon Pansier, "Judah...aurait professé à Montpellier non seulement la médecine, mais la jurisprudence, la philosophie et l'astronomie." Quant à Samuel, "je pense que comme son ère...Samuel ben Tibbon joua un rôle dans l'enseignement de la médecine à la faculté de médecine." Pansier a repris ces affirmations dans son article: "Les médecins juifs à Avignon aux XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles," *Janus* 15(1910): 421-451, notamment 424.
2. "Dono et firmitate perpetua concedo quod ego, de cetero, prece aliqua vel precio seu sollicitatione alicujus persone, non dabo concessionem seu prerogativam aliquam alicui persone quod unus solus tantummodo legat seu scolas regat in Montepessulano, in facultate fisice discipline, quia acerbum est nimium, et contra fas et pium, uni soli dare et concedere monopolium in tam excellenti scientia; et, quoniam equitas hoc fieri prohibent et justitia, uni soli in posterum nullatenus dabo. Et ideo mando, volo, laudo atque concedo in perpetuum quod omnes homines, quicumque sint vel undecumque sint, sine aliqua interpellatione regant scolas de fisica in Montepessulano, qui regere scolas de fisica voluerint, et plenam facultatem, licentiam et potestatem inde eis stabilitate dono et concedo perpetua." Cf. Marcel Fournier, *Les statuts et privilèges des universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789*, 4 vols. (Paris, 1890-1894) 2:3 (document no 879). Cf. aussi Sonoma Cooper, "The Medical School of Montpellier in the Fourteenth Century," *Annals of Medical History*, n.s., 2(1930): 164-195, particulièrement 166.
3. Cf. Joseph Shatzmiller, "Contacts et échanges entre savants juifs et chrétiens à Montpellier vers 1300," *Cahiers de Fanjeaux* 12(1977): 337-344; idem, "In Search of the 'Book of Figures': Medicine and Astrology in Montpellier at the Turn of the Fourteenth Century," *AJS Review* 8(1982-1983): 383-407.
4. Jean Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier* (Paris, 1777), 166-168, cité par Harry Friedenwald, *The Jews and Medicine: Essays*, 2d ed., 2 vols. (New York, 1967), 1:243-244. Cf. spécialement: Ernest Wickersheimer, *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Age*, vol. 2, (Genève, 1979), 670, qui qualifie avec raison cette assertion d'"absurde."
5. Cf. Ernest Renan, *Les écrivains juifs français du XIV<sup>e</sup> siècle*, Histoire littéraire de la France, 21 (Paris, 1893), 653-655. Sur Samuel Barbavayre, cf. L.V. Berman, "Greek into Hebrew: Samuel ben Judah of Marseille, Fourteenth Century Philosopher and Translator," dans *Jewish Medieval and Renaissance Studies*, éd. Alexander Altmann, (Cambridge, Mass., 1967), 289-320, spécialement, 299-301. Les propos de Judah concernant son séjour à Bologne sont reproduits par Adolf Neubauer, *Catalogue of the Hebrew Manuscripts in the Bodleian Library and in the College Libraries of Oxford*, vol. 1 (Oxford, 1886), no 2452, p. 869.
6. Cf. Anna T. Sheedy, *Bartholus on Social Conditions in the Fourteenth Century* (New York, 1942); Vittore Colorni, "Sull' ammissibilità degli ebrei alla laurea anteriormente al secolo XIX," *La*

- rassegna mensile d'Israel* 16(1950): 202-216. Ce travail est plus élaboré; pour les citations de Sassoferrato, cf. surtout pp. 206-207.
7. Cf. Daniel Carpi, "R. Yehudah Messer Le'on u-fe'ulato ke-rofe" (R. Judah Messer Léon et son activité en tant que médecin) *Michael* 1(1973): 277-301, surtout 288-289; [réimprimé dans *Qorot* 6(1974): 395-415]; et surtout Ladislao Münster, "Una luminosa figura di medico ebreo del Quattrocento, maestro Elia di Sabbato da Fermo, archiatra pontificio," dans *Scritti in memoria di Sally Mayer (1875-1953): Saggi sull'ebraismo italiano*, éd. Umberto Nahon (Jérusalem, 1956), 224-258.
  8. Une vingtaine de textes concernant la carrière de Mosse ont été signalés ou publiés par Bartolomeo et Giuseppe Lagumina, *Codice diplomatico dei giudei di Sicilia*, 3 vols. (Palerme, 1884-1895), particulièrement 2:330-331, document no 263 de juin 1316; 2:358-359, document no 293, et *passim*.
  9. Ladislao Münster, "Laurea in medicina conferita dallo Studio ferrarese ad un ebreo nel 1426," *Ferrara viva* 3:7-8(1961): 63-72.
  10. Cecil Roth, "The Qualification of Jewish Physicians in the Middle Ages," *Speculum* 28(1958): 834-843, ainsi que Joseph Shatzmiller "On Becoming a Jewish Doctor in the High Middle Ages," *Sefarad* 43(1983): 239-250.
  11. David de Günzburg, "Beer la-hay des Isak ben Todros," (en hébreu) *Jubelschrift zum neunzigsten Geburtstag des Dr. L. Zunz*, vol. 2, (Berlin, 1884), 91-126.
  12. Wickersheimer, *Dictionnaire*, 311-312, et Günzburg, "Beer la-hay," 111.
  13. Günzburg, "Beer la-hay," 105.
  14. *Ibid.*
  15. Pierre Pansier, "Jean de Tournemire, étude bio-bibliographique," *Montpeliensis Hippocrates* 42(1968): 5-12, publié auparavant dans les *Mémoires de l'académie de Vaucluse*, 2<sup>ème</sup> série, 4(1904): 89-102.
  16. Günzburg, "Beer la-hay," 105.
  17. Sur cette personnalité, cf. Renan, *Les écrivains*, 717-722, et récemment Shalom Rosenberg, "Barbara Celarent in Hebrew Logical Tradition," (en hébreu) *Tarbiz* 48(1978-79): 74-98.
  18. MS. Bibliothèque nationale, Paris, héb. 1054, fol. 39v.
  19. *Ibid.*, fol. 42r.
  20. *Ibid.*, fol. 44r. Ce texte a été publié selon un manuscrit qui se trouvait alors dans la collection de Salomon Zalman Hayyim Halberstam par Moritz Steinschneider, "Medicalische Handschriften im Besitz des Herren Halberstam," *Magazin für die Wissenschaft des Judenthums* 10(1883): 157-169, en particulier 164-165.
  21. Renan, *Les écrivains*, 771-775, publie le texte en entier. C'est cette publication que nous utilisons ici.
  22. Richard W. Emery, "Documents Concerning Some Jewish Scholars in Perpignan in the Fourteenth and Early Fifteenth Centuries," *Michael* 4(1976): 27-48.
  23. Pansier, "Jean de Tournemire," n. 15.
  24. Renan, *Les écrivains*, 773.
  25. *Ibid.*
  26. Renan, *Les écrivains*, 774.
  27. *Pauci sunt qui resident presentaliter in patria Dalphinali expertus in artibus predictis unde multi dampna personarum et lesiones multimodas cotidie patiuntur.*
  28. Cf. Irma Naso, *Medici e strutture sanitarie nella società tardo medioevale* (Milan, 1982), 23-55, et pour le document delphinal de 1370, Auguste Prudhomme, "Notes et documents sur les juifs du Dauphiné," *Revue des études juives* 9(1884): 231-63, spécialement 251. Pour Marseille, cf. Adolphe Crémieux, "Les juifs de Marseille au Moyen Age," *Revue des études juives* 47(1903): 243-261, notamment 243, document XXX.
  29. *Attenta urgenti necessitate medicorum judeorum phisicorum et surgicorum nunc in hac civitate Massilie degentium et habitantium hoc tempore aptissime sive mortalitate.*

30. Danielle Jacquart, *Le milieu médical en France du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle* (Genève, 1981), 65-67.
31. Cooper, "The Medical School of Montpellier," 191-93 (ut supra, n. 2).
32. Mireille Vidor Borricand, *Une université méconnue: l'université d'Orange*, (Aix-en-Provence, n.d.), 19.
33. Cf. G. Veyssièrre, "In Agonia," dans *Pratiques du corps, médecine, hygiène, alimentation, sexualité*, éd. J.-M. Racoult et A.J. Bullier, (St-Denis de la Réunion, 1985), 23-39, en particulier 28, n. 17: "*accedere voluit apud Perpinianum ubi dicebantur esse optimi medici et bene experti.*"
34. Günzburg, "Beer la-hay," 105.
35. Ibid., 115.
36. Voir supra, n. 18, 19, 20.
37. Renan, *Les écrivains*, 773.
38. Ibid., 774.
39. Cf. Marcel Fournier, *Les statuts et privilèges des universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789*, vol. 2 (Paris, 1894), 679. *Item, fiat statutum de novo quod nullus aliene secte, sicut Judeus vel Sarracenus, vel quicumque alius, cujusque aliene secte fuerit, per aliquem doctorem, magistrum, licentiatum, baccallarium, scolarem, instruat publicè neque occulte in gramatica, logica, philosophia, medicina seu jure, aut alia scientia. Et ponatur ibi bona pena secundum quod visum fuerit ut melius servetur.*
40. Ibid.
41. Ibid., 426.
42. Ibid.
43. Ibid., 427.
44. Georges Vajda, "On the Conflict Between Philosophy and Religion (The Ideas and Method of R. Ya'akob ben Shlomo Sarefatti)," (en hébreu) *Tarbiz* 24(1954-55): 307-322. Renan, *Les écrivains*, 710-713. Jacob Zarphati était aussi enlumineur de manuscrits comme en témoigne la *Haggadah Wolf* récemment redécouverte à Varsovie par Michel Garel. Cf. son "The Rediscovery of the Wolf Haggadah," *Journal of Jewish Art* 2(1975): 22-27. M. Garel y publie (p. 27, fig. no 4) le dessin de R. Gamaliel enseignant à trois élèves, dessin que l'on trouve dans plusieurs *haggadot* médiévales. Mais ne s'agirait-il pas cette fois-ci d'un professeur de l'université? On peut comparer le dessin de ce manuscrit avec celui du codex 2197 de la bibliothèque universitaire de Bologne. Cf. Friedenwald, *Jews and Medicine*, (ut supra, n. 4), 1:156-157.
45. Voilà ce que dit Abraham Avigdor, MS. Bibliothèque nationale, Paris, héb. 1054, fol. 44r<sup>0</sup> (ma traduction, cf. note 20 supra): "J'ai nourri l'ambition d'apprendre l'art médical non pas à cause d'un désir de connaissance scientifique... mais plutôt pour que je sois appelé "maître" (*rav*) et pour que je puisse accumuler des bénéfices ignominieux, comme l'habitude en est aujourd'hui parmi ceux de notre nation."